

N° 14. — Mars-Avril 1922

TROISIÈME ANNÉE



LA  
**REVUE de la CORSE**

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE  
Documentaire et Bibliographique.



CONNAÎTRE ET ÉTUDIER  
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,  
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,  
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,  
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IN° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

SOMMAIRE DE LA 14<sup>e</sup> LIVRAISON

	PAGES
I. — OUVRAGES SUR LA CORSE.	
<b>Natali</b> (J.-B.) : <i>Nos Géorgiques</i> , par M. Dono PAGANELLI...	33
II. — ENIGMES HISTORIQUES.	
<i>Christophe Colomb et la Corse</i> , par M. Paul GRAZIANI...	40
III. — LES POÈTES CORSES.	
<b>Ortoli</b> (Anton-Luciano), par M. Paul ARRIGHI.....	50
IV. — L'ART DRAMATIQUE EN CORSE.	
<i>Un théâtre français en Corse sous la Restauration</i> , par M. Emile FRANCESCHINI.....	53
V. — ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES.	
<i>Survivances linguistiques en Corse : Alpa et ses dérivés</i> , par M. G. I. FORSYTH MAJOR.....	59
VIII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.	
<b>Castelli</b> (C.) : <i>Una colonia Ascolana in Corsica</i> , par M. l'Abbé F. TROJANI, (Suite).....	63
PARTIE ANNEXE : <i>Bibliographie de la Presse Corse</i> , (suite); <i>Nouvelles bibliographiques</i> ; Ste. Dévote, Bicchi, etc. ; <i>Un Gala Corse à Paris</i> ; <i>Expositions Corses</i> ; <i>Un nouvel évêque de la Corse</i> ; <i>Questions Corses</i> , etc.	

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.
- ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
- BENEVENT** (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
- CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.
- COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse, auteur d'Ouvrages sur la Corse.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
- FORSYTH MAJOR** (Docteur G. I.) Membre de la Société Royale de Londres.
- GRAZIANI** (Paul), Élève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.
- MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
- R. P. Dom. **MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- NATALI** (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- POLI** (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.
- SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse ; Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

# REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

OUVRAGES SUR LA CORSE

## NATALI (J.-B.) : Nos Géorgiques.

Le Bulletin de la *Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse* publiait, dans son dernier fascicule, une œuvre nouvelle de M. Natali, sous ce titre : « Nos GÉORGIQUES, *tableau géographique et littéraire de la vie agricole en Corse.* » (1) Des articles documentés et autorisés ont déjà fait connaître au public la personnalité et le talent de M. Natali : aujourd'hui, conseiller général de Serra-di Scopamène, — après avoir vécu et écrit à Paris, — il est l'auteur de deux romans, « *Lilla* », « *Unè force brisée* », d'un livre d'impressions sur la guerre, intitulé « *Notes d'un solitaire* » et d'un recueil de contes, « *L'Appel du pays* ». Et voici que paraissent les *Géorgiques*, œuvre originale et belle de fond comme de forme ; il n'est que de la lire pour la goûter, mais il est peut-être bon de l'étudier et de l'expliquer pour la comprendre.

Les premières pages nous présentent Zi Bastianu : « autrefois rédacteur apprécié de grandes revues, auteur de vigoureux romans, qui l'avaient mis en lumière, il s'acheminait, peut-être, à la gloire... Maintenant, il cultive lui-même son bien, pousse la charrue, manie le hoyau, la serpe, le sécateur. » Mais les livres d'autrefois n'ont pas été oubliés : ne sont-ils pas eux aussi, des instruments de travail ? Dans « la poche sans fond » de Zi Bastianu « se rencontrent les auteurs les plus divers » : et Pascal avec Voltaire et Hugo avec Racine ; « Virgile et Rabelais y ont élu domicile ». Cependant Zi Bastianu est triste : son fils, qui achève son service militaire, ne retournera pas au pays ; il restera à Paris, « scribe ou rond-de-cuir », tenant pour « plus noble de gratter le papier que de labourer la terre ». Et le père, « assis au soleil, dans un coin de sa propriété » prépare sa réponse, une réponse bien sentie et finement écrite, au fils ingrat : ce sont des *Géorgiques* avant la lettre, où il épanche son cœur de « paysan », sans que l'observation malicieuse et le détail pittoresque perdent leurs droits.

Ecoutez-le décrivant la rue parisienne, avec son mouvement et tous ses attraits...

(1) Fascicule du 3<sup>e</sup> trimestre de 1921 (86 pages), prix 5 francs. Franco et recommandé : 6 fr. Edition de luxe sur papier de Hollande prix 10 frs., franco et rec. : 11 fr. (N.d.l.D.)

« ...le boniment cocasse du camelot ; la remarque, le geste irrévérencieux de Gavroche, qui regarde passer Monsieur Prudhomme solennel ; ... l'éblouissement d'un riche équipage, l'arrangement d'une vitrine et... j'allais oublier la jolie femme (il y a vingt ans, j'eusse commencé par là, j'en conviens), la jolie femme qui vous frôle de sa robe, vous excite de son parfum au passage et qui file devant vous, lascive et que vous ne suivez pas toujours seulement des yeux... »

La Galatée bucolique fuyait elle aussi, après avoir lancé sa pomme ; la tactique n'a donc guère changé, si les armes sont devenues plus savantes.

Telle est la préface ou mieux l'introduction de « Nos Géorgiques » ; l'auteur ajoute : « Son fils s'étant rendu, par sa trahison envers la terre natale, indigne de les recueillir, Zi Bastianu m'a confié ses manuscrits. J'y ai trouvé, entre autres ouvrages ; ce petit livre ». Ce petit livre, ce sont les Géorgiques de Natali. Elles s'ouvrent par une demande en mariage et se ferment sur une naissance ; peut-il y avoir cadre plus nettement délimité et en même temps plus large ? Car, non seulement ce cadre enferme et nous présente le jeune ménage de Francescu et Natalina, vivant sous le même toit que Zi Santu, père de la jeune femme ; les animaux domestiques et les travaux de la campagne, depuis l'automne jusqu'à la fin de l'été suivant ; mais surtout, il contient l'évocation des mois qui passent, monotones et divers cependant, des cycles de saisons, de sensations, de sentiments toujours renaissants et changeants ; de la vie, en un mot, près de la terre et grâce à la terre. Aussi n'avons-nous pas une suite de chants ou de livres, mais une succession de tableaux, que relie entre eux le déroulement normal des travaux et des jours, avec la participation ou la présence constante de l'homme.

C'est assez dire que ces Géorgiques ne peuvent pas et ne veulent pas être didactiques. Il n'y a rien de moins didactique que ces pages, dont l'intérêt est soutenu ou renouvelé avec soin et d'où les détails techniques et trop particuliers sont exclus. A proprement parler, le titre de *Géorgiques* peut être équivoque et il a besoin d'explication.

Virgile, écrivant ses quatre livres de Géorgiques, poursuivait, comme l'on sait, un but nettement utilitaire : il voulait, à l'instigation d'Auguste, enseigner aux paysans et aux colons la culture des champs, plus encore qu'il n'espérait leur donner l'amour de la terre : pour un grand nombre d'entre eux, ce n'était pas leur terre. Et Virgile, contraint d'être « didactique », n'a pu demeurer poète que grâce aux épisodes : les épisodes constituent la part de beauté et d'agrément que Virgile a su ménager au milieu des sèches précisions de son prosaïque mais nécessaire traité d'agriculture. Natali a donc entendu ce terme de Géorgiques dans son sens général et



élevé ; pour lui, comme pour nous, le mot est devenu synonyme de poème de la « campagne ».

« Nos Géorgiques » sont en effet un poème, et si l'auteur les définit modestement un « tableau géographique et littéraire de la vie agricole en Corse », il ne faut pas l'en croire sur parole. On pourrait s'attendre à un inventaire méthodique, à une statistique austère, où le savant et le spécialiste trouveraient leur compte, mais non le poète. Or, Natali nous a sans doute esquissé un tableau régional ou régionaliste de la Corse agricole ; mais il est surtout vrai de dire qu'il nous donne un poème, une création poétique : la Corse et sa terre, la Corse et sa « campagne », voilà ce que nous décrit et nous peint un poète et voilà en même temps ce qui précise la nature exacte de l'œuvre et sa valeur littéraire.

Que les descriptions et les peintures de « Nos Géorgiques » ne soient pas entièrement, spécifiquement corse ; qu'il y ait d'autres contrées, en France et ailleurs, où les mêmes productions, les mêmes travaux, les mêmes mœurs ou des mœurs analogues se rencontrent, cela se peut. Mais pas plus qu'on ne saurait, sans maladresse et sans injustice, détacher une phrase de son contexte, on ne doit examiner et interpréter les tableaux de Natali, indépendamment de leur esprit. L'homme qui a pensé, senti, vécu ces pages est Corse ; ses yeux, ses oreilles, son cœur, son esprit, par hérédité et par expérience personnelle, sont imprégnés des couleurs, des sons, des goûts et des idées de son pays : il a la mentalité de sa terre. C'est en elle qu'il vit et c'est elle qui vit en lui. Dès lors, comment détacher l'homme de son milieu, l'œuvre de son inspiration, le poète de sa Muse ? Le souffle qui anime « Nos Géorgiques » est un souffle purement corse et aucun Corse ne s'y trompera. L'air de famille est une marque plus sûre que les ressemblances les plus matérielles, et il faut être de la famille, il faut parler des êtres et des choses de chez nous, pour en parler avec un tel amour.

Des Géorgiques, qui sont un chant d'amour, ce n'est peut-être pas une nouveauté ; mais ce qui est nouveau, c'est la qualité de cet amour, un amour aussi large que peu expansif, qui a la pudeur de se montrer et qui brûle surtout intérieurement. On le sent pourtant qui enveloppe jalousement, qui couve, en quelque sorte, les gens et les bêtes autant que la nature elle-même. Zi Santu et ses enfants aiment et travaillent beaucoup et ils parlent peu ; ils vivent d'une vie toute intérieure : pour se la communiquer l'un à l'autre, ils n'ont que faire des paroles ; ils se comprennent rien qu'au battement de leurs cœurs, tendrement silencieux, à la corse. Leur tendresse se fait moins avare de mots, avec les bêtes. Zi Santu

« recueille le dernier soupir » de Mora sa mule noire ; puis il lui adresse un long et touchant panégyrique, presque un « lamento ». Francescu et ses bœufs, — Nironu et Bragatu —

« ...cet homme et ces deux bêtes sont des amis... Une fraternité auguste les unit : l'auguste fraternité de la souffrance et du travail... ».

Leur rencontre a toujours quelque chose de fraternel. Les bœufs le flairent, frôlant sa main de leur haleine humide ; il leur caresse la croupe de quelques tâpes affectueuses. Et quand l'homme s'éloigne, les bœufs...

« de leurs yeux attristés... suivent le compagnon qui s'en va, dans la plaine immense, devient petit, petit... et qui, de temps à autre, se retourne »...

Ailleurs, c'est Natalina avec Bianchina, la chèvre Blanchette. L'imitation de Daudet est sensible et voulue ; mais Natali sait toujours demeurer personnel et la comparaison que l'on établit entre ce qu'il imite et ce qu'il crée, loin de diminuer son originalité, la fait ressortir. Non que la Blanchette de Natalina puisse rivaliser avec la Blanquette de M. Seguin ; elle n'y prétend du reste pas, car Blanquette, — sans compter qu'elle est un symbole de lavie libre — était d'humeur aventureuse et batailleuse, le loup ne lui fait pas peur, elle est du Midi, — pécaïre ! — et même de Provence, tandis que Bianchina, si elle est vaillante, — elle « n'a jamais bélé devant personne » et les renards en savent quelque chose. — Bianchina mesure mieux le danger des entreprises héroïques ; elle reste avant tout coquette, malicieuse et capricieuse, comme une bonne chèvre qu'elle est.

On le voit, l'originalité littéraire consiste peut-être moins à inventer qu'à adapter et à s'adapter. C'est cette faculté d'adaptation du talent aux objets et des objets au talent qui fait, en partie, le poète et l'écrivain personnels. Que le lecteur en juge de nouveau par ce fragment ; après l'interprétation des gens et des bêtes, voici l'interprétation de la nature :

« La hêtraie s'étend au loin, emplissant tout un ravin de ses cohortes d'arbres — rangs serrés — portant tous le même uniforme d'écorce grise et coiffés de verdure sombre. La plupart sont jeunes, grêles et longs. Mais çà et là, se dressent de vieux grognards, des vétérans héroïques, tordus, mutilés par un siècle de résistance aux ouragans. A leur flanc s'ouvre une plaie profonde par où le cœur s'en va. Et quand même, ils continuent à tenir ferme. Cependant, leur attitude exprime je ne sais quoi de douloureux et de désenchanté, — cette hautaine mélancolie du combattant qui ne lutte plus que pour l'honneur. Sans doute, savent-ils que la mort les guette : auprès d'eux, des compagnons tombés gisent, lentement rongés par le ver qui fait ripaille dans le bois avec des grincements de satisfaction. »

Réalisme, couleur, images, sentiment même, autant d'éléments qui ont déjà servi, jusqu'à l'excès ; et cependant la vision n'est pas seulement renouvelée ; elle est neuve parce qu'elle est personnelle et vivante. Or, si le poète peut associer et fondre les êtres et les choses dans une conception unique ; s'il peut, grâce à sa personnalité, les animer du même souffle vital, c'est qu'ici êtres et choses, œuvre et auteur n'étant, les premiers que des aspects différents d'une seule terre, les seconds que la conscience que cette terre prend d'elle-même, une robuste et délicate amitié les pénètre mutuellement les uns et les autres et les enchante, comme par la vertu d'une formule magique, deux fois souveraine, puisque c'est une formule d'amour.

Mais le charme de l'amour lui même ne saurait être durable sans la poésie, tant il reste vrai que tout amoureux est un poète. Il y a cependant — on s'en doute, — bien des manières de l'être, depuis la simplicité primitive de Polyphème jusqu'au raffinement et à la préciosité d'un Ovide. Natali est trop classique pour ressembler à Ovide, trop moderne pour feindre la rudesse farouche du Cyclope. L'art des Géorgiques est d'un lettré dont la culture est aussi variée que solide et dont le tempérament a pour caractère principal le sens de la mesure. Grâce à lui, l'auteur n'a été ni dominé par le souvenir des grands modèles ni écrasé par leur supériorité. J'ai cité le nom d'Alphonse Daudet ; je pourrais y joindre ceux de George Sand et de Lamartine, le George Sand de *la Mare au diable* et le Lamartine de *Jocelyn* par exemple : cette double empreinte est visible et j'ajouterais qu'elle était nécessaire. Quant à Virgile, il donne, pour ainsi dire, la note, non seulement par le titre et les épigraphes, qui lui sont empruntées ; non seulement — nous l'avons vu, — par l'analogie, sinon l'identité du sujet, mais pour la tonalité générale : l'œuvre de Natali, tout en gardant ses qualités propres, paraît comme baignée dans l'atmosphère de la sensibilité virgilienne. Virgile demeure la source de toute poésie de la nature, et ce n'est pas un Latin qui aurait pu lui refuser son hommage et son tribut.

Le monde a pu s'agrandir et changer ; le bassin de la Méditerranée a pu paraître trop vieux et trop petit ; le génie méditerranéen ne saurait être considéré comme épuisé. Le goût et le sentiment de la beauté évoluent moins vite que les idées et, pour être de son temps, on n'en reste pas moins attaché aux formes impérissables du beau. Natali s'est donc montré classique, c'est-à-dire antique dans sa façon de composer, d'écrire et de sentir. Mais il ne pouvait rester indifférent et rebelle à des nuances modernes. — qui

ont bien leur prix, — desentiment et de style. Aussi bien, il ne faudrait pas se leurrer : l'ironie ou la fantaisie, — pour m'en tenir à un seul point, — si elles sont d'expression surtout moderne, doivent sans doute à leurs fonds général d'humanité et ici au terroir, d'où elles viennent, le plus piquant de leur saveur. L'épisode de la chienne Lisette serait à citer en grande partie, celui de Ptié-Ptié, en entier. Ptié-Ptié, c'est dans « Nos Georgiques » le porc (tous les porcs s'appellent Ptié-Ptié, je pense : que ce cri est évocateur ! Que d'images de « porcils » il suggère !). Ptié-Ptié, c'est donc « un bourgeois cosu et bedonnant », qui rêve en poète, quand il n'a pas de cauchemars de porc : « un scélérat l'empoignait, le couchait, lui plantait au cœur, un fer mortel. »

« Incorrigible noctambule, il... fait souvent de fâcheuses rencontres. Une truie l'accoste, le flaire, le caresse, le sollicite, — impudique. Et Ptié-Ptié lui dit en son idiome : Laissez-moi je vous prie... Vous voyez bien que je ne puis... Mais la truie lui répond : — Quand on a subi une aussi cruelle opération, on ne court pas la prétentaine... on reste chez soi... Et furieuse à grands coups de dents, elle le mord. Hurlant Ptié-Ptié se sauve, mais tombe dans un groupe de pores étiques, aux soies hérissées, aux longues hures, aux dents aiguës, exaspérés par la faim, — ayant tous mine farouche d'anarchistes. — Quoi ! ce gros personnage repu ose venir insulter à leur misère ! Ils l'assaillent, le déchirent... Pauvre Ptié-Ptié ! Il va se blottir dans un trou et là, tout bas, se lamente comme un enfant ».

N'est-ce pas une création, délicieuse de fantaisie romanesque et de réalisme mesuré, une vraie trouvaille de poète ?

De même que je m'en suis tenu à un seul épisode, pour noter ce qu'ont de moderne « Nos Géorgiques », dans le sentiment, de même je me bornerai à quelques indications relatives à la forme. Il me serait cependant facile, — mais cela serait aussi trop long, — de montrer à quel point la langue de Natali est pure et scrupuleuse ; toutefois si j'accueillerais sans réserves le beau néologisme de « porcil », je demeurerais surpris devant ce terme « scourtins de paille. » (p. 66), mais il est clair que le typographe est seul en cause ici et qu'il a lu scourtins pour scouffins. Vétilles que cela d'ailleurs et qui ne retiendraient pas l'attention, si la facture de l'œuvre n'était irréprochable et si cette belle prose poétique, par le nombre, la ligne et la couleur, par ses qualités plastiques et musicales, ne faisait songer, — avec un je ne sais quoi de plus intime et de plus amoureux, pour tout dire, — à quelques-uns des plus beaux vers romantiques ou parnassiens de Hugo ou de Hérédia. Lisez ces quelques strophes consacrées au vin ; c'est un petit poème dans le grand :



« O vin ! — non pas ce vin écœurant des glèbes grasses, noir, épais, lourd, pareil à du sang de bœuf et digne, tout au plus, de servir à des orgies de charretiers, mais ce vin rose et limpide des terres pierreuses, parfumé comme si le sol y concentrait toutes ses essences, capiteux comme si les cailloux lui communiquaient le feu qu'ils recèlent et qui jaillit au choc des hoes, — sois dégusté avec ferveur boisson sacrée, à laquelle collaborent ces deux suprêmes magiciens : la terre et le soleil !

Tu parfumes et tu délectes les lèvres, la bouche, le palais ; tu fais passer, sous la peau, cette caresse voluptueuse du sang plus chaud ; tu mets du rose aux joues et de la flamme aux yeux ; dans les festins des hommes, tandis que tu débordes des coupes trop pleines, tu fais déborder de gaité les cœurs.

Tu donnes l'ivresse, ô vin ! (je ne parle pas de l'ignoble démençe dont tu flétris, dont tu déshonores les gens qui ne savent pas te boire), — cette ivresse qui laisse la pensée lucide, mais qui lui met des ailes...

Sois dégusté avec ferveur, ô vin ! »

Mais lisez surtout, et des lèvres et du cœur, ces lignes toutes frémissantes de foi et de passion contenues sur « l'éternel renouvellement des choses » :

« L'arbre, maintenant tout nu, dont la grêle ramure égoutte l'eau des orages, craque et geint au vent ; — il ne tardera pas à se couvrir de bourgeons, qui se gonfleront (rouges comme des gouttes de sang, les jours de pluie) et que le printemps entr'ouvrira de ses doigts tièdes et la fleur offrira au soleil, au vent, à l'insecte, sa corolle ; et la feuille frileuse, grelottante, recroquevillée d'abord, se déploiera dorée, puis verte : alors, sous son manteau magnifique qui bruit au vent et tout criblé des flèches d'or du soleil, l'arbre mûrira les fruits ; et quand il les aura laissé tomber dans les corbeilles des hommes, il se revêtira de pourpre pour mourir dans les bras de l'hiver... le vieil hiver chenu, ruisselant, grelottant, qui revient chaque année ensevelir les êtres sous le suaire de neige, où se prépare la résurrection...

Là, sur le coteau où pourrissent les cadavres sanglants des fougères, les fougères renaîtront, — et les asphodèles, et les fleurs des champs, — renaîtront pour mourir, pour renaître encore...

Moi seul, sur ce coin de terre qui est à nous et qui garde les restes de nos vieux (et leur sueur, car ils furent des vaillants) — sur ce coin de terre où j'ai remplacé mon père mort, moi seul mourrai tout à fait, puisque tu ne veux pas que je revive par toi. »

Tout y est, jusqu'à la mélancolie de l'homme qui, seul, dans la nature, ne pourra pas se renouveler, se perpétuer, comme les plantes, enracinées et renaissant toujours au sein de la terre maternelle. Et que de choses importantes ou menues j'oublie ou je suis obligé d'omettre ! que de spectacles et de tableaux, que de sensations et d'impressions ! et l'opulence somptueuse du décor, et la splendeur éclatante du soleil et du ciel et l'azur infini de l'horizon marin ; et la fraîche

vision des bergeries (oh ! la blancheur du broccio ; la simplicité antique et la propreté del'humblecabane, « les gamins nus qui se culbutent et, assise sur un billot de hêtre, la jeune fille qui file et chante, ses pieds nus posés sur un sac de laine »...) et la cueillette des châtaignes, à l'automne : « les filles déjà gaillardes, adressent quelque propos leste au garçon qui rougit, timide encore ; » et la peinture brutale, plantureuse, rabelaisienne ou flamande, du porc que l'on saigne et du boudin que l'on mange ; et les abeilles au travail ou en révolte, avec la ruée des mâles à la poursuite de la reine vierge ; et Titi le chevreau de Blanchette, fou de jeunesse et de gaminerie, et si gentil que, lorsqu'il le faudra, on le sacrifiera, mais dans la coulisse, pour ne pas nous faire pleurer !

Vous le voyez, c'est un monde, un monde corse et le meilleur qui soit, celui qui est le plus près de la terre, notre terre, mes chers compatriotes. Ah ! il nous faudrait, comme les compagnons d'Ulysse, nous boucher les oreilles pour ne pas entendre la voix charmeuse de la sirène qui nous chante son appel irrésistible, sur la mer.

DORO PAGANELLI.

---

## UNE ENIGME HISTORIQUE

---

### Christophe Colomb et la Corse

---

*Christophe Colomb et la Corse* : je prie le lecteur que le titre pourrait illusionner de ne point s'attendre à trouver ici la preuve que le Révélateur du globe — comme l'appelait Léon Bloy — est né en Corse. Mais puisque tout récemment il a été affirmé que cette preuve devait se trouver dans un dossier existant aux archives de la Corse, il était tout naturel que cette question fût sommairement exposée par celui qui est chargé de la conservation de ce dépôt. Après une rapide mise au point, j'essaierai de faire la critique des documents invoqués par les partisans de la naissance à Gênes et qui me paraissent fort peu convaincants, puis j'examinerai les différentes raisons apportées par ceux qui croient que le grand Navigateur a vu le jour à Calvi.

Le plus ancien document imprimé qui fasse mention de la tradition calvaïse ne remonte pas, à ma connaissance, au delà de 1835. En effet, dans le tome 1<sup>er</sup> de son *Histoire de la Corse* parue cette même année (1), Jacobi écrit, dans une note, de la page 294, qu'un membre de sa famille, qui avait été

---

(1) JACOBI. — *Histoire générale de la Corse*. — Paris, 1835 2 vol. in 8.

conseiller à la Cour royale de Bastia, avait soutenu dans une dissertation restée manuscrite, que Christophe Colomb était d'origine corse ou du moins que sa famille provenait de la Corse, et que les *Colombo* tiraient leur nom d'un endroit de l'île d'où dérivent également les *Colombani*. Mais Jacobi ajoute que les précieux manuscrits de son parent sont passés en d'autres mains que les siennes : et il paraît même le regretter vivement. Deux ans après, Valéry publiait ses deux volumes de *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne* (1). Dans le tome 1<sup>er</sup>, p. 87, il mentionne les prétentions de Calvi et les raisons sur lesquelles elles se fondent ; mais il déclare que la question lui paraît tranchée par le testament de Colomb. En tout cas il constate à Calvi même l'existence d'une tradition en faveur de la naissance du grand homme dans cette ville. Cette tradition devait remonter assez haut : divers témoignages affirment que lors de l'inauguration du collège de Calvi qui eût lieu le 1<sup>er</sup> mai 1828 (et non en 1826 comme le dit l'abbé Casanova (2), M. Savelli, docteur en médecine et en droit et régent de philosophie et de mathématiques prononça un discours Latin où il déclarait que Colomb était né à Calvi et qu'il fallait rendre hommage de cette découverte au P. Dionigio de Corte. *La Revue de Paris* du 2 mai 1841 reprenait cette thèse et prétendait que les preuves sur lesquelles elle s'appuyait étaient entre les mains d'un certain Giubega. Leben Arrighi (3) faisait chorus et les poètes ne tardaient pas à s'en mêler : Mgr. de Péretti dans sa *France sauvée*, chanta cet « enfant de Cynos » qui « du sein de l'oubli fit surgir l'Amérique ». (4)

Le silence semblait s'être fait sur cette question lorsque parut à Bastia en 1880 un ouvrage qui suscita une profonde émotion dans toute la Corse et hors de l'île et des polémiques qui durent encore. Il s'agissait du livre de l'abbé Martin Casanova, curé d'Olmi-Cappella : *La vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb*. Cet ecclésiastique soutenait avec beaucoup de vigueur et une argumentation assez habile la thèse de la naissance de Colomb à Calvi : huit ans après un autre prêtre, l'abbé J. Péretti, de Muro, reprenant

(1) VALÉRY. — *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*. — Paris, 1837. 2 vol. in-8°.

(2) Cf. *Journal départemental de la Corse*, n° du 17 mai 1828. — M. Martin Casanova, in *La Vérité sur la patrie et l'origine de Christophe Colomb*, nouvelle édition, Ajaccio, 1889-90, in-8°, pp. 37-38. L'abbé Péretti fait la même erreur in *Christophe Colomb Français, Corse et Calvais*. — Paris-Bastia, 1888 in-8°.

(3) ARRIGHI. — *Histoire de Sampiero Corso*. — Bastia, 1842. in-8° Pp. 3-4.

(4) Mgr. de PÉRETTI. — *Bonaparte ou la France sauvée*. — Paris, 1858, in-8°. Chant X.

cette thèse l'appuyait sur des raisons sérieuses et des vraisemblances troublantes et il faisait, en même temps, de la thèse génoise, une critique approfondie et solide (1). Ainsi deux membres du clergé corse avaient, pour ainsi dire, donné une vie nouvelle à la tradition calvaïse ; leurs compatriotes prirent naturellement, pour la plupart, fait et cause pour eux : ils avaient en effet, bien mérité de leur pays, ils avaient fait rejaillir sur lui une gloire nouvelle et magnifique en proclamant qu'il avait été le berceau de celui qui avait découvert l'Amérique. La politique s'en mêla et le 6 août 1882 un décret autorisa la ville de Calvi à ériger une statue à Christophe Colomb avec le produit d'une souscription publique. La Corse allait s'apprêter à fêter dignement le quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde.

Malheureusement les deux ouvrages qui avaient cherché à établir sur des bases plus ou moins sérieuses l'origine Corse de Colomb ne tardèrent pas à provoquer des répliques assez vives et des critiques pénétrantes. Le premier qui commença l'attaque fut, contraste suggestif, un autre prêtre corse, mais membre du clergé de Paris, l'abbé Casabianca, second vicaire de Saint Ferdinand des Ternes. Dans deux articles publiés par la *Revue du Monde Catholique* (1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> août 1889) et réunis ensuite en un tirage à part (2), il anéantissait ou du moins cherchait à anéantir impitoyablement les prétendues preuves de ses deux confrères. Le biographe de Christophe Colomb, M. HARRISSE, approuva cette réponse et y ajouta même d'autres arguments dans une lettre parue en partie dans la *Revue Historique* (fascicule de janvier-février 1890) et plus tard éditée en plaquette (3). M. HARRISSE n'épargnait point l'érudition de l'abbé Casanova ; il s'élevait avec une force et une ironie indignée contre la thèse du curé d'Oلمي-Cappella.

Il citait quelques lettres démentant les prétendus témoignages invoqués par ce dernier. L'abbé Casabianca, de son côté s'adressait à l'opinion publique et en particulier à un certain nombre de savants, d'historiens et à plusieurs ecclésiastiques Corses qui se rangèrent de son avis. Il résuma toute cette polémique et rassembla toute cette correspondance en une brochure d'un haut et piquant intérêt (4). Mais l'abbé

(1) PÉRETTI, loco citato.

(2) CASABIANCA. — *Le berceau de Christophe Colomb et la Corse*, Paris, 1889, in 8.

(3) HARRISSE. — *Christophe Colomb, les Corses et le gouvernement français*. Paris, 1890. Le même auteur avait publié en 1888 à Paris une étude sur : *Christophe Colomb et la Corse*.

(4) CASABIANCA. — *Le berceau de Christophe Colomb devant l'Institut de France et l'opinion publique*, Paris 1890.



Casanova, infatigable, donna une réédition considérablement augmentée de son premier livre, en 1890. Il avait été soutenu devant tout le cours de cette mémorable querelle par le chanoine Fioravanti, directeur du *Conservateur de la Corse*.

La polémique s'apaisa peu à peu jusqu'à ces dernières années où à la suite d'un article publié par M. Schoen dans le *Mercure de France* (année 1905), M. Vignaud, un des hommes qui ont le plus étudié et connaissent le mieux la vie du grand navigateur, répliqua dans la *Revue critique* (mai 1913). Mais presque au même moment des adversaires nouveaux et inattendus de la thèse génoise venaient de surgir : C'étaient des érudits espagnols qui essayaient de prouver que Colomb appartenait à une famille de Juifs de Pontevedra en Galice (1). Quelques années auparavant M. Vignaud avait donné une bonne bibliographie de la question calvaie (2). Celle-ci avec des intervalles de silence, n'a jamais cessé de passionner l'opinion publique, non seulement, ce qui est naturel, en Corse mais en Italie et en Amérique. Tout récemment on la soulevait à nouveau, et c'est à cette occasion qu'il m'a semblé utile de l'examiner et de tâcher de voir clair dans cet imbroglio.

Le premier effort des partisans de l'origine calvaie de Colomb devaient tendre à montrer que l'opinion généralement répandue qui fait naître ce grand homme dans la ville de Gènes est très loin d'être établie sur des fondements solides.

Les sources qui peuvent permettre de connaître la vie de Colomb peuvent se diviser en deux catégories : Tout d'abord les documents dits *Colombiens*, c'est-à-dire émanés de Colomb, de sa famille et de ses amis ; ensuite les écrits d'historiens ou d'annalistes génois. A la première catégorie se rattachent : en premier lieu l'histoire de Christophe Colomb par son fils don Fernand (3), terminée en 1537, mais publiée beaucoup plus tard par les soins du petit fils du navigateur, Don Luis Colon, en second lieu l'histoire des Indes par le célèbre Evêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas, qui avait connu Colomb et dont le père avait été un des compagnons de Colomb, lors de son voyage de 1493 (4) ; Las Casas a eu entre les mains les papiers de Christophe Colomb ; il a travaillé jusqu'à la fin de sa vie (1566) à une Histoire générale des Indes contenant une biographie du grand navigateur et le récit détaillé de ses voyages : cet ouvrage est resté manuscrit jus-

(1) DELA RIEGA. — *Christobal Colon Español*, Madrid, Fortanet, 1898.

(2) H. VIGNAUD. — *Etudes critiques sur la Vie de Colomb avant ses découvertes*, Paris, 1905, in 8°.

(3) *Storie del signor Fernando Colombo*, Venise, 1571. — C'est une traduction italienne par Ulloa de l'original espagnol, aujourd'hui perdu.

(4) BARTHÉLEMY DE LAS CASAS. — *Historia de Las Indias*, Madrid 1875, (mais connu dès 1601).

qu'en 1875, mais dès les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle on en connaissait les principales conclusions. Las Casas jouissait de la confiance de la famille de Colomb; c'était un homme d'une probité incontestable, d'une bonté qui allait jusqu'à la sainteté, et absolument incapable de farder la vérité.

Telles sont les sources fondamentales de l'histoire de la vie de Colomb; il faut y ajouter quelques notes autographes de ce dernier sur un certain nombre de livres conservés à la Bibliothèque Colombine, à Séville. Tous les autres documents peuvent être considérés comme étant de seconde main et de provenance suspecte: ce sont ceux qui émanent d'annalistes génois: Antonio Gallo, secrétaire du magistrat de Saint-George à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Giustiniano (1470-1531) dont les *Annales de Gênes* furent imprimées en 1537 (1), Foglietta dont les *Historiae Genuensium libri XII* furent traduites en italien par Serdonati et parurent à Gênes en 1587, (2) et enfin Casoni qui écrivit au XVIII<sup>e</sup> siècle des *Annali di Genova* (3). Il faut y ajouter des actes notariés de Gênes et de Savone, découverts et interprétés par des biographes modernes de Colomb, l'Américain Harrisse (4) et le français Roselly de Lorgues (5). Ces actes jouent un grand rôle dans l'argumentation des partisans de la thèse génoise, qui les considèrent comme d'un très grand poids. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut en penser. Enfin, on invoque aussi une pièce dénommée Testament de Christophe Colomb et des lettres de celui-ci, publiées dans le recueil de Navarrete (6). Quelles conclusions prétend-on tirer de cette dernière catégorie de documents?

La thèse génoise se réfère à trois catégories de sources: les annalistes génois, les actes notariés, le testament de Colomb.

Les annalistes Giustiniani (7) et Foglietta (8) ont puisé leurs renseignements à une source unique qui est Antonio Gallo. Ce Chroniqueur qui vivait à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (il vivait encore en 1499) fut même secrétaire de l'illustrissime Magistrat de San Giorgio. Outre un commentaire sur la guerre

(1) Mgr. Giustiniano, *Castissimi Annali della Repubblica di Genova*, Gênes 1537.

(2) Uberto Foglietta, *Dell'istorie di Genova*, Gênes, 1585.

(3) Filippo Casoni, *Annali della Repubblica di Genova*, Gênes, 1708 in 8<sup>e</sup>.

(4) Harrisse, *Christophe Colomb*, Paris, 1884, 2 vol. 8<sup>e</sup>.

(5) Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb*, Paris 1869.

(6) Navarrete *Coleccion de los viajes*. Madrid, 1825-37, 5 vol. in-8<sup>e</sup>.

(7) Giustiniani, *Castigatissimi annali della Repubblica de Genova*, Gênes, 1537.

(8) Foglietta, *Historiae Genuensium libri XII*. Leyde 1704. Une traduction italienne par Francesco Serdonati parut à Gênes en 1587.

de Gênes contre l'Aragon en 1466 et un autre sur l'histoire de Gênes entre les années 1476 et 1478, il a laissé un « de navigatione Columbi per inaccessum antea Oceanum commentariolus », publié par Muratori au tome XXIII, colonne 302, de ses *Rerum italicarum scriptores*. (1).

Que dit ce document dont l'importance est indéniable. L'abbé Peretti (2) lui prête la phrase suivante : « *Christophorus et Bartholomæus Genuae plebeis orti parentibus carminatores lanæ fuerunt* » Sur ce, M. HARRISSE (3) s'indigne et accuse l'abbé d'avoir tronqué le véritable texte de Gallo. Et l'historien américain de rétablir ainsi le passage de l'analyste génois : « *Christophorus et Bartholomæus Genuae natione Ligures.* »

Malheureusement ni M. Peretti ni M. HARRISSE ne citent exactement leur auteur. Le premier est peut-être excusable, parce qu'il n'avait pas sous les yeux le texte de Gallo, encore qu'il eût pu le consulter à la Bibliothèque d'Ajaccio. Mais le second, érudit de grande valeur, aurait dû vérifier sa citation avant de l'opposer aussi bruyamment à son contradicteur. Or que dit Antonio Gallo ? très précisément ceci : « *Christophorus et Bartholomæus Columbi fratres natione Ligures ac Genuae plebeis orti parentibus et qui ex lanificii (nam textor pater, carminatores filii aliquando fuerant) mercedibus victitarent hoc tempore per totam Europam audacissime ausu et in rebus humanis memorabili novitate in magnam claritudinem evaserunt.* »

Que peut-on conclure de cette phrase ? Outre qu'elle paraît en contradiction formelle avec les affirmations de don Fernan Colomb, elle n'indique pas d'une façon incontestable que Christophe est né à Gênes même. Il est, dit Gallo, ligure de nation et issu de parents plébéiens de Gênes. *Orti* retombe bien plus sur *parentibus* que sur *Genuæ*. Les parents de Colomb ont parfaitement pu être originaires de Gênes et être allés, comme tant d'autres au XV<sup>e</sup> siècle, s'établir en Corse, et même, par la suite revenir à Gênes. Quant à l'attribution à Colomb de la nationalité ligure, il faut s'entendre. Pour M. HARRISSE, la Corse est une possession coloniale de Gênes et qualifier un Corse de Génois équivaut à traiter un Tonquinois ou un Kroumir de Français. Supposons même que ce raisonnement soit exact, il n'en est pas moins vrai qu'autrefois — à l'époque de la domination génoise en Corse, jamais les villes de Calvi et de Bonifacio ne se sont considérées comme

(1) Muratori. *Rerum italicorum scriptores*. Milan, 1723-51, 28 vol. inf.

(2) Peretti, *Christophe Colomb Français et Calvais*, page 16.

(3) HARRISSE. *Christophe Colomb les Corses et le gouvernement français*.



villes purement Corses ; les bourgeois de l'une et de l'autre se considéraient comme des citoyens génois. Nous le savons, pour ce qui regarde Calvi, non seulement par de nombreux documents de caractère officiel, mais encore par une asser-tion de Pietro Morati qui, dans sa *Pratica Manuale* (1) affirme que les Calvais s'appellent « veri cittadini di Genova » et que la commune de Calvi se sert du sceau même de la République. Dire qu'un Calvais est citoyen génois au XV<sup>e</sup> siècle c'est absolument comme si l'on regarde de nos jours comme citoyen anglais un habitant de Jersey ou espagnol un habitant de Majorque.

Si Christophe Colomb, donc, a vu le jour à Calvi, il ne faut point s'étonner qu'un annaliste Génois tel que Gallo — suivi par Giustiniani, Foglietta et Casoni — se soit empressé de revendiquer comme un compatriote le célèbre navigateur. Toutes les discussions du monde n'empêcheront pas que les Calvais aient été des citoyens Génois et que la ville de Calv ait fait partie intégrante de l'Etat Génois ou, si l'on préfère, de la nation ligure.

Ceci admis, il n'en reste pas moins, nous objectera-t-on, que de nombreux actes authentiques passés devant notaires démontrent que Colomb est né dans la ville même de Gênes. Quels sont donc ces actes ?

Nous ne nous occuperons ici que des actes essentiels. Il y en a d'abord quatre datés respectivement de 1439, 1451, 1470 et 1474 (2) qui établissent l'origine Génoise de Domenico Colombo, originaire de Quinto, et sa présence à Gênes en ces mêmes années. Ensuite, deux actes de 1470 passés l'un par le notaire Calvi, l'autre par le notaire del Zocco mentionnent un Cristofforus fils de ce Dominico de Colombo. Un acte de 1473 nomme sa mère Susanna Fontanarosa. Un acte de 1470 nous montre ce même Cristofforus de Columbo présent à Gênes avec son père Dominique. Enfin, un acte très important, passé à Gênes le 23 août 1479, a été récemment découvert par l'historien, mort depuis, Ugo Assereto, qui l'a publié dans le « *Giornale storico e letterario della Liguria* » (3). Il résulte de cet acte qu'un Cristofforo Colombo « civis Janue » fut appelé en témoignage à Gênes et vint effectivement témoigner que, représentant à Lisbonne du noble Lodovico Cen-

(1). *Pratica manuale del dottor Pietro Morati* — publiée par M. de Caraffa in : Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse, 1885 et 1886. — Tirage à part, Bastia, 2 vol. in-8° (au siège de la Société).

(2). Cf. les différentes études publiées par Staglieno à Gênes entre 1881 et 1885 et surtout l'ouvrage de Harrisse *Christophe Colomb, son origine, sa vie, sa famille....* Paris 1884, 2 vol. in-8°. Tome II.

(3). *Giornale della Liguria*, anno V, fascicules 1-2. — La Spezia, 1904



turione, il avait été chargé de conduire une cargaison de sucre à Madère pour le compte de ce dernier, en 1478. Cet acte mentionne aussi la présence de Cristofforo Colombo à Lisbonne en 1479.

Avant toute autre déduction, il nous faut insister sur ce point fondamental que ces actes, même s'ils s'appliquent à notre Colomb, n'indiquent nullement qu'il est né dans la ville de Gênes. Lisez-les et relisez-les, vous n'y trouverez rien à cet égard. Christoforo Colombo est un citoyen génois fils de Domenio Colombo de Quinto. C'est tout.

Mais d'abord, s'agit-il du célèbre navigateur ? Les Colombo étaient assez nombreux, au XV<sup>e</sup> siècle, dans toute la péninsule et en particulier dans l'Etat de Gênes. En 1469, Assereto signale un Dominicus Columbus, qui figure comme marin dans une revue de l'équipage d'une galère. Est-ce le même que le Dominicus que nous trouvons *Ianerius* en 1470 ? C'est au moins douteux.

Cependant, je suis très disposé à admettre que le *Cristoforus* de l'acte de 1478 soit le même que le navigateur. Nous savons en effet avec certitude que ce dernier a séjourné à Lisbonne en 1470 et les années suivantes. Il a fort bien pu venir à Gênes en 1478.

Et c'est ici qu'apparaît la contradiction flagrante entre les témoignages purement génois et les biographes les plus autorisés de Colomb.

Le fils de Christophe Colomb, l'abbé Fernand, nous a laissé une histoire de son père, que j'ai citée plus haut et qui fut publiée seulement en 1571. Le premier chapitre de cet ouvrage est consacré à la patrie, à l'origine et au nom de l'Amiral. Or, Fernand, dans ce chapitre essentiel, déclare qu'il ignore le lieu de naissance de son père, il a fait plusieurs enquêtes dont aucune n'a abouti et il affirme que les prétentions de ceux qui veulent faire naître le grand navigateur à Savone ou à Gênes ne sont nullement justifiées (1). Ici intervient M. Vignaud. L'érudit américaniste avance que don Luis Colon, petit-fils de l'illustre amiral et éditeur de l'ouvrage de don Fernand, a supprimé ou corrigé dans le manuscrit de son oncle les passages où celui-ci devait être représenté comme Génois (2).

C'est là une assertion toute gratuite, d'autant plus que le même Fernand dit que son père rencontra à Lisbonne des compatriotes Génois ! Nous constatons donc que pour Fer-

(1). DON FERNANDO, *Istorie*, chapitre I, pp. 1-3.

(2). H. VIGNAUD. *Le vrai Christophe Colomb et la légende*. — Paris, 1921. — Page 32.

nand Colomb, son père était citoyen Gênois, mais n'était pas né à Gênes. Je ne crois pas que l'on ait suffisamment insisté sur ce point capital. En tout cas, je tiens à le mettre en relief, car il corrobore singulièrement le raisonnement des abbés Casanova et Peretti.

Mais l'hypercritique de M. Vignaud va encore plus loin. Il nous dit (1) que Las Casas déclare nettement que Colomb était gênois. Pourquoi M. Vignaud supprime-t-il adroitement le contexte ? Le grand évêque espagnol écrit exactement : « Cet homme, il plut à Dieu de le choisir de nation gênoise, quel que soit le lieu de cette république où il naquit *propriamente*. » Voilà un témoignage de plus qui confirme notre argumentation, mais qui se retourne contre M. Vignaud ! (2).

Ainsi les témoignages de don Fernand et de Barthélemy de Las Casas concordent. Don Fernand, fils de l'Amiral devait être renseigné de première main et Las Casas, homme intègre et ami intime de la famille, ne peut être soupçonné. Tous deux reconnaissent la nationalité gênoise du héros, mais ne peuvent indiquer en quelle localité de la République il est né.

Jusqu'ici, l'argumentation des érudits qui adoptent la thèse gênoise a consisté en grande partie, à écarter ces deux témoignages comme entachés d'erreur. Et à ces erreurs prétendues, ils opposent les actes notariés dont aucun ne dit de Christophe qu'il est né à Gênes *natum Genuae* et le fameux document appelé *l'Institution du Majorat*.

Ce document, dont nous n'avons pas l'original, est une sorte de testament par lequel il institue comme son héritier son fils premier-né don Diégo et, à son défaut, son second fils don Fernand. Il en a été publié une copie par Navarrete (3) et, d'après celle-ci par Marmocchi (4). Cet acte paraît des plus suspects. D'abord un des intéressés, don Fernand, l'a ignoré, il ne le mentionne nulle part. Ensuite, il ne porte ni date ni signature. L'original qui aurait existé dans les Archives du duc de Veragua ne peut être montré, pour la bonne raison sans doute qu'il n'est qu'un faux ou qu'il n'existe pas. Il ne porte même pas les sigles employés par l'amiral, le nom : XPO FERENS, qui signifie Christophorus, Christo-

(1). LOCO CITATO, p. 33.

(2). LAS CASAS. — *Historia de las Indias*, t-I, ch. II.

(3). NAVARRETE. — *Colección de Viajes*. — Madrid 1825, 1837, 5 vol. in 8° Tome II, p. 226.. Traduit en français par de Verneuil et de La Roquette... Paris 1828, 3 vol.

(4). MARMOCCHI. — *Narrazione dei quattro viaggi...* Tome II, p 37. Prato, 1840 ).

phe (1). Mais cela ne constitue pas une signature. Or, nous savons par une déclaration du notaire Pedro de Hinojedo, citée par Navarrete, que Christophe Colomb déposa entre ses mains le 19 mai 1506, à la veille de sa mort un testament écrit de sa main et signé de son nom. Qu'est devenu ce testament?

Le testament portant institution de majorat, auquel a été attribué sans preuve la date de 1498 est un document fabriqué après coup pour servir de pièce aux procès auxquels donna lieu la succession de Christophe Colomb. L'on sait, du reste, que les documents faux abondent au XVI<sup>e</sup> siècle : Je rappellerai entre autres la fameuse généalogie apocryphe assignant à Sampiéro Corso une origine noble et lui attribuant le nom de d'Ornano, afin de permettre à son fils d'être titulaire de l'ordre du Saint-Esprit. L'institution du majorat de Colomb est un texte du même acabit. On s'aperçoit, à sa lecture, qu'il s'agit de faux.

Comment ! l'Amiral a alors une cinquantaine d'années ; depuis longtemps il a oublié Gênes, son ingrate patrie, qui a repoussé ses offres de services et dont il paraît bien ne s'être plus occupé depuis qu'il est aux ordres de Castille et de Léon. Et dans un acte important, une institution de majorat, il s'élève à vanter, à exalter Gênes et sa puissance et en particulier la banque de San-Giorgio. Ce mouvement tardif d'affection admirative pour la Sérénissime République est bien singulier. Mais il y a plus. Dans une lettre adressée d'après Navarrete, à l'office de Saint-Georges par Colomb, en 1502, le 5 avril (2) ce dernier déclare qu'il a disposé par testament que son fils don Diego enverra chaque année à Gênes le dixième de son héritage pour le dégrèvement de la gabelle du blé, du vin et des autres comestibles. Or il n'est nullement question d'une pareille clause dans l'acte dit de 1498. D'ailleurs cette lettre est aussi suspecte que cet acte d'institution de majorat car l'Amiral y prend le titre de *Gouverneur des Iles et Terre ferme, d'Asie et de l'Inde*, qu'il n'a en réalité jamais porté.

En outre, comment peut-on expliquer le silence de don Fernand sur un acte de cette importance, où le grand navigateur déclare qu'il est né « en Genoa », ce qui, ne veut même pas dire nécessairement *dans la ville de Gênes*. C'est probablement parce que le fils de Christophe Colomb n'a pas connu ce document, qu'il n'en a jamais vu l'original, pas plus que nous.

Paul GRAZIANI.

(La fin à la prochaine livraison)

---

(1) Je me hâte de dire que ces sigles et ce nom de Cristoferens n'ont rien de bien authentique. L'acte d'institution porte seulement à la fin des mots : El Almirante. (2) MARMOCHI. loc. cit. Tome II, p. 385.



## LES POÈTES CORSES

## ORTOLI (Anton-Luciano), de Tallano. (1821-1905)

La légende raconte qu'un missionnaire du Prophète, en découvrant la verte vallée du Rizzanèse et le golfe de Valinco, s'écria : Présent de Dieu ! *At Allah* ! nom flatteur qui est resté à la piève devenue plus tard le fief de seigneurs très-chrétiens : Dans la chapelle du couvent de Sainte-Lucie fondé en 1492 par Rinuccio della Rocca sur les ruines de son château repose la Magnifique Dame Serena sa fille, sous une dalle où elle est représentée tenant dans sa main droite un chapelet et une bourse dans la gauche, double symbole de sa vie de prière et de charité. (1) Plusieurs communes sont groupées autour de ce centre historique.

C'est à Olmiccia, l'un de ces villages, que naquit le 10 novembre 1821 Anton-Luciano Ortoli, fils d'un honnête laboureur qui devait mourir cinq ans après. La jeune veuve dut s'imposer bien des sacrifices pour élever dignement le petit orphelin et l'envoyer à l'école. Ce qu'étaient les écoles corses avant la bienfaisante loi Guizot de 1833. M. Quilichini nous l'a dit dans son intéressante monographie : locaux misérables, manque de livres, science parfois douteuse, toujours dévouée, de maîtres qui, pour quelques boisseaux de blé, enseignaient aux enfants les rudiments des langues latine et italienne, et leur apprenaient à écrire avec une plume de corbeau trempée dans de la suie délayée. À l'école de Sainte-Lucie, certains élèves lisaient le psautier, d'autres un catéchisme italien, d'autres encore l'office de la Vierge ; enfin, ceux qui ne pouvaient se payer aucun de ces « manuels » se servaient du livre, quel qu'il fût, qu'ils avaient pu se procurer. C'est ainsi que le jeune Ortoli apprit à lire dans un traité des maladies intimes qu'un médecin avait laissé dans sa maison ! Son intelligence et sa ténacité lui permirent d'entrer à l'école normale et de devenir instituteur. Après quelques années de débuts, il revenait à Ste Lucie où il devait enseigner pendant plus de 24 ans. La classe commençait avec le jour et se prolongeait jusqu'au soir ; souvent même il était accompagné jusqu'à Olmiccia par un groupe de ses meilleurs élèves auxquels il continuait ses leçons. La famille qu'il avait fondée, la lecture et la poésie se partageaient ses loisirs rares et solitaires attristés bientôt par le départ de ses enfants sur le Continent. Le cadet, son *buon Federico* lui restait, celui qui

(1) Voir : J-B Quilichini. *La Piève d'Attallà*, Bastia, Piaggi, 1904 (Catal. de la Revue, col. J.)



devait devenir un de nos premiers folkloristes, l'auteur trop tôt disparu des *Contes Populaires* et des *Voceri de l'Île de Corse*, (1) sans compter de nombreux ouvrages publiés ou inédits, d'érudition ou d'agrément. Ortoli était assez misanthrope, par tempérament et par dégoût des bassesses qui l'entouraient. Aussi devait-il écrire : (*Felicità perduta*)

Con me sol vivo, in me io mirritiro,  
E il tempo impiego in carezzar le Muse,  
Ma pur nell'egro cor spesso m'adiro.

Sa Muse fut presque exclusivement satirique : la fausse noblesse, les travers et les vices de quelques-uns de ses compatriotes lui fournissaient le thème favori de ses chansons parfois cruelles que sa famille réussissait souvent à lui faire détruire sitôt composées. Ses victimes d'ailleurs se défendaient, témoin ce couplet dirigé contre lui, et plein de menaces :

Sentu sunà lu curnettu, (2)  
Faci scola Lucianu :  
Pa lu Cristu binidettu

Che ni voddù lu so zanu  
E voddù che lu so spinu  
Sembri un arcu di violinu !

Il collabora à la *Tramuntana*, où ses articles étaient généralement signés d'un nom d'emprunt : *lu Cuccu*, *lu Paisanu*, *lu Curiosu*, et mourut à Olmiccia le 8 juin 1905 à 84 ans, conservant jusqu'au bout sa bonne humeur satirique et un scepticisme assez païen. Il laissait de nombreux manuscrits inédits de folklore, de poésie et d'histoire locale, que l'obligeance de Madame Frédéric Ortoli nous permettra de faire bientôt connaître au public.

En 1891, au cours d'un voyage à Paris, Ortoli avait réuni en une plaquette d'une centaine de pages, tirée à 50 exemplaires seulement, non mise en vente et connue actuellement de quelques rares privilégiés, un certain nombre de pièces (36) qu'il intitula *Scherzi Poetici*, fruits de sa jeunesse railleuse, de cette heureuse époque.

Quandu allegri si schirzava  
I difetti e le virtù.

Parmi ces pièces (octaves, tercets, sonnets, épigrammes) les unes sont en italien ; les autres en dialecte tallanais. Les premières sont souvent d'une pureté de langue et d'une élégance de facture remarquables : lamentations sur la mort de son épouse, élégies à une arcadique Phylis, reproches à une Chloë infidèle, satires contre la noblesse de certains *signorazzi*,

(1) Voir Catal. publié dans la *Revue*, col. D et S.

(2) Ortoli se servait d'un *colombo* pour annoncer l'ouverture de la classe, non par souci de couleur locale mais parce qu'il n'avait pas de cloche à sa disposition...

l'inconduite de certains moines, l'ignorance pédante des médecins en général et du « protomedico Giordano » en particulier. L'un des fils du poète, M. J. N. Ortoli de Juan-les-Pins à qui nous sommes redevables de la plupart de nos renseignements inédits, nous a dit comment une grande sensibilité se mêlait chez le vieux poète à une impitoyable causticité. Devant un squelette humain appartenant à l'école que M. Ortoli dirigeait à Paris, celui-ci vit un jour son père ému jusqu'aux larmes. De cette émotion devant le mort anonyme privé des honneurs funèbres naquirent trois sonnets (*Ad uno Scheletro*). Sa principale victime était un vieil instituteur, ignorant et méchant nous dit-on, que Luciano ridiculisa sur tous les tons, en langue noble et en dialecte, sous le nom de *don Pincone*, qui tient peut-être une trop grande place dans l'opuscule. Ce qui empêchera plusieurs de ces pièces de demeurer, c'est que beaucoup d'allusions de ces satires personnelles échappent aux lecteurs. Signalons aussi des crudités de langage parfois osées...

Mais ce qui doit rester des *Schergì*, ce sont les pièces en dialecte, ce dialecte du sud, rude, vigoureux et original. Sans parler du sonnet sur la mort de Don Pincone, des satires contre les nobles Olmicciais, de la fantaisie de *Nunzio et Catherine*, de l'aventure paillardes de *Pèdiminorie* et de la lettre rabelaisienne au tailleur *Lazarino*, il faut accorder une place à part à deux chants d'amour intitulés *Quand' è ti vîgu* et *Or chi la notti è scura* qui renferment, le second surtout, des accents d'une rusticité passionnelle intéressante.

Tu sé l'aima gradita,  
 Tu sé la sola ammata e prediletta ;  
 Dime tu sé la vita,  
 Tu sé la vela di la mé barchetta  
 E la stidda pulari  
 Chi vida i naviganti a u bughiu in mari.

Ces pièces mériteraient une réimpression plus vulgarisatrice en attendant une place dans les anthologies corses de l'avenir. Elles suffiraient à sauver de l'oubli le nom d'A. L. Ortoli. Après les courtes lignes que M. J. B. Quilichini lui a consacrées (1) et qui ont stimulé nos recherches personnelles, puisse cette notice plus complète y contribuer.

Car s'il est équitable de rendre hommage aux écrivains et poètes corses qui viennent de provoquer le mouvement de résurrection, et continuent par leurs productions nouvelles à enrichir notre patrimoine littéraire, il serait injuste d'oublier ceux qui, levés avant l'aube radieuse, ont semé le bon

(1) « Pour la Langue corse », *Petit Marseillais* (éd. corse) 12 octobre 1921.

grain poétique dans les sillons du terroir, les précurseurs plus ou moins obscurs qui ont cru à l'idée actuelle avant qu'elle ne reçût son expression et son élan. Ils sont nombreux, ces précurseurs oubliés. Pour certains, leurs œuvres n'ont jamais été publiées : pour d'autres elles se sont perdues avant de voir le jour. L'*Accademia* de Maistrale et la société *A lingua corsa* auront à cœur de rechercher et de recueillir le plus grand nombre possible de ces œuvres corses qui dorment encore dans les archives familiales ; elles les publieront pour les faire connaître et les conserver ; et si cette enquête est menée avec soin, nous avons l'intime certitude qu'elle nous révélera des trésors ignorés.

PAUL ARRIGHI

---

## L'ART DRAMATIQUE EN CORSE

---

### Un théâtre français sous la Restauration.

---

Le Gouvernement de Louis XVIII témoigna toujours une sollicitude particulière pour la Corse. Non point certes que les « résultats » de cette sollicitude aient été considérables et que la Corse en ait retiré un bénéfice bien marqué, mais, de toute évidence, les « intentions » du Monarque et de ses Ministres à l'égard de l'île furent excellentes.

Il y avait beaucoup à entreprendre en Corse à ce moment pour en faire un département vraiment français et pour lui faire oublier vingt-cinq années de troubles, de révolutions et de misères, pendant lesquelles Napoléon — on ne disait plus, d'ailleurs, que Bonaparte — avait pu éblouir le monde, mais en oubliant la Corse restée en marge, pour ainsi dire, de la France, vingt-cinq années pendant lesquelles l'ennemi, deux fois, avait pris pied dans l'île et y avait conservé d'ardents partisans.

Pour « franciser » la Corse, pour y développer la langue et la culture françaises, le Gouverneur Militaire de l'île, Général Comte de Willot, ami sincère de la Corse et des Corses, espérait beaucoup d'un théâtre français à Bastia.

Il n'y avait que Bastia, où résidait du reste le Gouverneur, qui pût s'offrir le luxe d'un semblable théâtre. Mieux qu'Ajaccio qui possédait pourtant le Préfet, Bastia était la ville de Corse où l'esprit était le plus affiné et la vie intellectuelle la plus active. En dehors du Gouvernement militaire et d'une importante garnison, la ville était le siège de la cour royale et la résidence de nombreux fonctionnaires. Elle était plus riche aussi, et si quelque part en Corse un théâtre devait réussir et aise ses frais, ce ne pouvait être qu'à Bastia..



Pour faire un théâtre il faut deux choses : un local et une troupe ; le Général de Willot chargea son Secrétaire M. de Lafrété du recrutement de la troupe et le Commissaire spécial Constant du soin de trouver le local.

La tâche du Commissaire était la plus facile. Il n'y avait en effet à Bastia qu'une seule salle susceptible d'être affectée à usage de théâtre : celle que possédait Madame Rigo, née Viale, femme de l'ancien avocat général. Mais la salle était en assez piètre état. Constant engagea Madame Rigo à la faire réparer en l'assurant qu'elle serait bientôt occupée par une troupe française qu'avaient demandée les autorités ; Madame Rigo accepta et l'on convint verbalement d'une location annuelle de 3.200 frcs qui serait payable d'avance, par trimestre, Madame Rigo se réservant pour elle et quelques amis, 4 loges et 16 entrées à chaque représentation. On était alors au mois de mai 1816. Les réparations prirent tout l'été et l'on était arrivé au mois d'Octobre sans que l'on entendît plus parler de rien. Madame Rigo s'en émut et elle écrivit à M. de Lafrété pour savoir à quoi s'en tenir. Comme la troupe que celui-ci recherchait n'était pas encore constituée, on lui répondit qu'on était encore dans l'incertitude et on l'engagea à prendre tels arrangements qu'elle croirait convenables à ses intérêts.

Précisément une troupe italienne qui venait de Sardaigne arriva en Corse au printemps de 1817, Mme Rigo s'entendit avec elle et, au prix de 7 francs par jour, elle lui loua sa salle. Après un certain nombre de représentations, la troupe, alla en donner une série à Ajaccio, tout en gardant son local à Bastia.

Mais pendant ce temps, M. de Lafrété était allé à Marseille et il avait réussi, grâce à l'appât d'une subvention de mille écus, à embaucher la troupe d'un sieur Mayeur qu'il ramenait à Bastia.

Les Italiens étant à Ajaccio, les Français s'installèrent au théâtre. Mme Rigo objecta bien le contrat qui la liait aux Italiens ; le Gouverneur fit répondre qu'il lèverait toutes les difficultés.

Les Italiens ne tardèrent pas, en effet à réclamer. Mais le Gouverneur n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu. Par décision du 28 août 1817, il annulait purement et simplement le contrat passé entre eux et Mme Rigo, attendu disait l'arrêté « que la troupe dirigée par le sieur Mayeur est la seule reconnue par le Gouvernement et que, par suite, aucune autre non autorisée par lui ne peut exploiter de théâtre en Corse, et qu'en conséquence tout arrangement contraire à son privilège était annulé de droit. »

François I<sup>er</sup> disait : « Car tel est notre bon plaisir. » Pour être formulé en d'autres termes, l'arrêté du Gouverneur de la



Corse procédait de la même conception du Pouvoir. Mais, dans le fond, M. de Willot ne devait pas être autrement convaincu de la légalité de son arrêté car il crut devoir se faire menaçant et il en accompagna la notification d'une lettre où il disait « qu'il espérait bien que cet arrêté ne souffrirait pas d'obstacle et qu'on ne l'obligerait pas à prendre des mesures de rigueur pour contraindre à son exécution ».

Rassurée sur les conséquences de la résiliation, Mme Rigo traita alors avec le sieur Mayeur. On convint d'un loyer mensuel de 150 francs, payable d'avance, « plus le salaire du concierge », et Mme Rigo se réserva la jouissance de 16 places et de 4 loges, comme il avait été stipulé jadis dans les premiers pourparlers avec le Commissaire spécial : Loge n° 4 pour elle-même, loge n° 3 pour M. et Mme Raffaelli, loge n° 5 pour l'Adjoint au Maire, M. Pasqualini et sa femme, et une autre loge au second rang pour « les héritiers de la dame Marie Viale Santelli ».

Il était dit en outre « qu'à commencer du jour des rois et jusques et y compris le 1<sup>er</sup> dimanche du Carême, tous les jours de dimanche et de jeudi, la Comédie serait terminée à 9 heures et demie précises du soir et qu'à cette heure la salle serait rendue libre ainsi que les loges, parterre, parquet, paradis et coulisses, à celui qui serait chargé des bals ».

Le sieur Mayeur traita d'ailleurs pour les bals et en reçut le privilège moyennant finances ; il arbora officiellement le titre de « Directeur breveté des théâtres de la Corse » et la saison théâtrale française de Bastia commença. On était au mois d'août. Le 25, c'était la St-Louis, la fête du roi. Les réjouissances officielles comprenaient une représentation gratuite au théâtre. Les comédiens français donnèrent, avec tout l'éclat que comportait la circonstance « *La Partie de chasse de Henri IV* » et une petite pièce où, dit un témoin, « les bonnes intentions s'unissaient aux meilleurs sentiments ». Il y eut foule, puisque le spectacle était gratuit, mais le succès, hélas ne dura pas. Était-ce l'indifférence du public, la médiocrité du spectacle ou l'indigence de la troupe ? Nous croyons bien que ces trois causes devaient se rencontrer, car les représentations du sieur Mayeur ne firent jamais recette.

Trop peu de gens en Corse à cette époque, même à Bastia, parlaient le français et étaient capables de s'intéresser à un théâtre en français. Seuls y fréquentaient les employés de l'Administration et les Officiers auxquels, d'office, on avait retenu, pour leur abonnement une journée de solde. Il avait fallu une circulaire ministérielle recommandant le théâtre pour décider le Président et la Cour à prendre une loge.

Et puis les rivalités de partis avaient encore réduit le petit nombre de spectateurs.

Même avec le loyer dérisoire de 159 francs par mois, le sieur Mayeur n'arrivait pas à couvrir ses frais. Dès la Toussaint de 1817, il avouait sa pénurie et son impuissance à payer son terme, en offrant à Mme Rigo de s'acquitter « à la journée à raison de 12 francs par jour à prendre au bureau ». Mais, même cet engagement, Mayeur n'était pas en état de le tenir. Au 1<sup>er</sup> Janvier, pas un sou de Décembre n'était payé et il avait dû rétrocéder à M. Rigo ses droits aux soirées de bal de Janvier, pour éteindre sa dette. Comment pouvait-il en être autrement ? Les frais matériels journaliers, — frais d'artistes en plus bien entendu — s'élevaient en moyenne à 65 francs, et à certains jours la recette au Bureau n'était montée qu'à 25 francs. Quand elle atteignait 120 francs, le Directeur marquait la journée d'une pierre blanche. En Janvier on encaissa 622 francs au Bureau et 582 francs en abonnement et loges, tandis que les frais journaliers s'élevaient à 725 francs et les appointements d'artistes à 1.250 francs. Il était évident qu'à ce régime, la troupe française de Bastia ne pouvait plus aller bien longtemps... Et puis, nous l'avons dit, la politique s'en mêlait « Les Corses, disait le Commissaire Constant dans un de ses rapports à Decazes, préfèrent le Gouvernement de la France à tout autre, mais ils préféreraient pas de gouvernement du tout ». Aussi s'en trouvait-il un grand nombre qui, tout en professant ouvertement des sympathies pour la France, n'étaient pas fâchés de se montrer Corses d'abord en résistant sourdement au développement des usages français et des mœurs et de la langue françaises. D'ailleurs, il était naturel qu'un clan se montrant favorable au théâtre, l'autre s'abstint ou le combattit. Et c'est ce qui ne manqua pas de se produire. Bien mieux, les propriétaires de la salle, les Rigo, qui pouvaient paraître les premiers intéressés au succès de l'affaire, la boudaient et, dans la coulisse, de concert avec les Pasqualini — qui par ailleurs conspiraient contre le Maire — prêchaient l'abstention.

« La famille Rigo, écrivait le Commissaire spécial le 4 février 1818, s'abstenait et éloignait ses acolytes de venir au spectacle, « *contre ses intérêts* » et il ajoutait « il fallait que l'opinion fût bien prononcée pour l'emporter sur ses intérêts. C'est une famille qu'on ne ramènera jamais ; elle est forcée de nous estimer, mais nous aimer, c'est impossible. » Mais peut-être le Commissaire se laissait-il aller contre les Rigo à quelque rancune que nous ignorons car l'ancien avocat général, l'une des personnalités les plus en vue de la Corse à cette époque, était généralement estimé et Constant lui-même, un

jour qu'il lui avait écrit pour lui exprimer ses vœux de le voir bientôt Député, avait terminé sa lettre par ces mots sympathiques « adieu, mon cher Avocat général, mettez-moi toujours au nombre de vos meilleurs amis ».

Toujours est-il qu'au début de janvier, Rigo, contrat en main, demanda à être payé de sa location d'avance. Le sieur Mayeur était hors d'état de le faire. Il courut s'en expliquer à son propriétaire, offrit une fois de plus de le payer à la journée, et lui proposa une caution dans la personne du contrôleur des postes.

Rigo ne voulut rien entendre. Remis de jour en jour par Mayeur, il se décida à un coup d'éclat. Le 31 janvier, qui était un Samedi, 12<sup>e</sup> et dernier jour de l'abonnement du mois, on avait donné : *Le mort supposé ou les étourdis*, 3 actes en vers d'Andrieux et M. Beldam ou *la Femme sans le savoir*, vaudeville comique en un acte. Le bal qui avait suivi, venait de finir, M. Rigo parut, fit fermer la salle, retira les clefs des mains du concierge, les mit dans sa poche et les emporta...

Le lendemain 1<sup>er</sup> Février était jour de spectacle. Suivant l'usage, la représentation avait été annoncée la veille et les affiches étaient posées depuis le matin. On devait jouer *Ricco* ou *le Marquis par hasard*, comédie en deux actes, et *Cricri* ou *le Mitron de la rue de l'Ourcine*, vaudeville comique. D'ordinaire la foule n'assiégeait jamais le théâtre, mais ce jour-là était précisément Dimanche gras, c'est-à-dire jour de plaisir pour le public, et pour le Directeur, jour exceptionnel de recette. Il était midi, les artistes se présentaient pour répéter, le concierge leur déclara que les portes étaient fermées. Ces malheureux qui en étaient réduits à vivre au jour le jour et qui fondaient sur la recette de chaque représentation l'espoir de leur existence du lendemain, poussèrent les hauts cris. Peu à peu le public s'amassa, s'excita et on parla d'enfoncer les portes. Un orateur improvisé conseilla de se porter d'abord chez le Gouverneur pour protester. Le Général de Willot fit appeler aussitôt les autorités, Maire, Commandant de Place, Commissaire spécial, Juge de Paix et après avoir recueilli leur avis unanime, avec l'esprit de décision qui le caractérisait, prit sur le champ, un arrêté de réouverture. Il était maintenant cinq heures ; le public commençait à devenir houleux et il avait fallu faire avancer un détachement de 25 hommes pour contenir les manifestants que le Commandant de la Place et un Aide de camp du Gouverneur s'efforçaient d'apaiser en les assurant qu'il serait fait droit à leur réclamation pourvu qu'on se calmât. Le Commissaire spécial et le Maire Carbuccia avaient essayé vainement pendant ce temps d'amener Rigo à composition. Le propriétaire



ne voulait rien entendre ; ils réussirent cependant à l'amener jusqu'à la salle que le Commissaire de Police et le Juge de Paix firent ouvrir en sa présence par un serrurier.

Le public n'en demandait pas davantage, et, marquant sa satisfaction par les cris de « Vive le Roi ! » il se dispersa. Le soir la représentation eut lieu, mais, malheureusement pour la troupe, la foule qui le tantôt avait rempli la rue de sa manifestation, ne se retrouva pas dans la salle. Le surlendemain mardi gras, sans qu'il y eut plus d'affluence, on donna la *Veuve du Malabar*, tragédie en cinq actes. Les quelques Corses qui suivaient encore le spectacle rentrèrent sous leur tente et le Lieutenant-Général de Casabianca donna le premier l'exemple en renvoyant la clef de sa loge et en supprimant son abonnement. Pourtant les affiches du Sieur Mayeur continuaient à promettre des merveilles. Celle du 8 Février annonçait « qu'avec l'autorisation de M. Mayeur, breveté de S. E. le Ministre de l'Intérieur et la permission de M. le Maire, les Comédiens français de l'Isle de Corse « donneraient :

La première Représentation

DU CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE

ou

LES AMOURS DE BAYARD

« Comédie héroïque et chevaleresque en 4 actes, sujet tiré de l'Histoire de France. Cette pièce sera ornée d'un brillant spectacle, de costumes nouveaux et terminée par un tournoi et une marche triomphale.

« *Un Amateur*, nouvellement arrivé de France et qui n'a jamais paru sur ce théâtre, remplira le rôle de *Soto-Mayor* et exécutera avec M. Mienney, un combat à l'épée et au poignard.

Une note sur l'affiche indiquait que plusieurs loges seraient ouvertes aux secondes, dans lesquelles on pourrait se placer en prenant au bureau un billet pour *un franc*. Le spectacle devait commencer à sept heures et finir de bonne heure afin qu'on pût se préparer pour le Bal.

Mais rien n'y faisait, ni les tournois, ni les marches triomphales, ni les combats à l'épée et au poignard de M. Mienney avec l'amateur nouvellement arrivé de France. Pas même la perspective de ne payer qu'un franc un billet de secondes loges !.

On annonça pour les jours suivants le *Capitaine Belle ronde*, comédie nouvelle en trois actes, *Fanchon la Vieilleuse*, vaudeville en un acte, *M. de Florian*, vaudeville en trois actes, le *Solliciteur ou l'Art d'obtenir des places*, vaudeville en 1 acte, et trois opéras, *Le tableau parlant*, deux actes, *Zémire et Azor*, quatre actes, *Cendrillon*, trois actes.



Ce fut en vain, la troupe de Sieur Mayeur ne faisait plus recette.

« Les comédiens français continuent à jouer en société et dans le désert », écrivait le Commissaire spécial à Decazes le 11 février. « Les comédiens sociétaires n'iront pas loin. le Gouvernement en sera pour ses mille écus » renouvelle-t-il le 18 —.

Ce sont en quelque sorte des bulletins de santé que publie le Commissaire spécial comme on ferait pour un illustre malade. Mais cette fois il n'y a plus d'espoir à conserver. « Une partie de la troupe française part aujourd'hui, l'autre attend de prétendus secours qui lui ont été, dit-on, promis. » écrit Constant le 25 mars. Et, comme oraison funèbre, ces deux lignes seulement : « Je ne crois pas vraiment que le Gouvernement puisse favoriser d'aussi mauvais comédiens ».....

Ainsi finit la première troupe des comédiens français de l'Isle de Corse, en l'an de grâce 1818. Emile FRANCESCHINI.

## ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES

### Survivances linguistiques en Corse :

#### ALPA, et ses dérivés (*Suite*).

Quiconque a visité les Alpes de la Suisse ou des contrées limitrophes, n'ignore pas que le mot *Alp*, signifie pâturage de haute montagne (moyen-haut-*allem-Albe*, f., même sens). Dans l'allemand moderne la signification de « montagne » ne s'est maintenue que pour les noms.

Selon Servius, commentateur de Virgile, le mot latin *Alpes* aurait été emprunté au celtique (cf. gael. *Alp*, et ir. *Ailp* = haute montagne). Dans le passé on a expliqué le mot en admettant une affinité avec *Albus*, blanc, « a candore nivium » ; ou bien « de la blancheur des rochers crétacés », comme pour le nom de la Grande Bretagne, *Albion* (pays blanc). Actuellement on est plus disposé à y voir le sens primitif d'« élevé » (1) se rapportant au nom *Alba* fréquent parmi les villes italiques situées sur des hauteurs ainsi qu'à *Alburnus mons*, montagne de la Lucanie (Prov. de Salerno). Le nom de l'Ecosse, *Alba*, serait celui de « pays élevé » (*Highland*). Weigand (2) émet l'hypothèse d'un mot « préin-

(1) Voir N° 13, p. 26.

(2) *Walde*, Lateinisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg, 2<sup>te</sup> Auflage (1910) S. V. *Albus*. — Fr. L. R. *Weigand*, Deutsches Wörterbuch, 5<sup>te</sup> Auflage (1907), s. v. *Alpe*.

dogermanique » alb. = montagne, hauteur. Walde (1) de son côté dit qu'en supposant ce mot indogermanique, on serait autorisé à le rattacher au mot grec λόφος (colline nuque, panache) et à la racine \*alobh.

En Corse, comme nous allons le voir, le mot *Alpa* comme ses dérivés ; a un sens bien défini, diamétralement opposé à celui de « pâturage » ; c'est toujours l'idée de précipice, de rocher escarpé plutôt que d'altitude.

Falcucci à ce propos dit ce qui suit : « *Alpale* », *arpale* cism. Volpajola e Campile. Sinon. del Capcorsino *Arpagna*, balza, rupe alta e inaccessible che sorge sopra uno spaventoso precipizio : rocher *Alpestru*. cism. Orezza e oltre. S. Maria Siché, *alpestre*, *escarpé* » (2).

De mon côté j'ai recueilli les termes suivants :

#### ARRONDISSEMENT DE BASTIA.

Santa-Maria-di-Lota, cap Corse. *Alpa* montagne à pic.

*All' Alpa*, vers la montagne.

Farinole (C. Corse). *Alpa di Cascio Alpa* = rocher escarpé.

Ogliastro (C. Corse). *Elpa di Termolasco*. *Elpa* = rocher à pic.

Olcani (C. Corse). *Elpe di Termolasco*. *Elpe*, précipice.

Luri (C. Corse), « Nous avons le mot *Alpale*, roche assez élevée pour constituer un précipice, mais pas le mot *Alpa*. »

Venzolasca : *Val d'Alpolone*.

Taglio. *Elpa, elpale, elpiccia*. « Rocher escarpé d'où l'on peut se casser le cou, bien qu'il ne soit pas très élevé.

Ortiporio. *Alpa*. « Précipice, rocher escarpé ».

Santo-Pietro-di-Tenda. *Elpa* = « précipice », lieu à accident : un rocher escarpé, une route à pic. Malédiction : chi tu possé casca da un elpa ».

Sorio. — Je dois à Monsieur Ristorcelli, ancien Maire de Sorio, les indications très précises qui suivent sur les vocables qui nous intéressent ici.

« *Alpa* est une roche qui s'avance dans le vide et surplombe un précipice dont on voit le fond du haut du rocher.

*Arpale* ou *Alpale*. La réunion de plusieurs Alpes dont le sommet n'avance pas dans le vide comme l'alpa, mais il est également plat comme un fort et les parois sont ses remparts dans lesquels il y a des anfractuosités ou grottes qu'on appelle *Missogi*. Au-dessus de ces précipices passent des sentiers et la roche est tellement plate qu'on y bat même le blé.

(1) L. c. 3. l. c.

(2) Vocabolario dei Dialetti, Geografia Costumi della Corsica. Cagliari (1915).

*Elpa*. C'est également un haut précipice mais non plus dans le rocher nu comme l'Alpa et l'Alpale ; les parois sont en terre ou pierraille, où pousse même la végétation. Elles bordent ordinairement les grands ravins.

*Elpale*. La réunion de plusieurs elpe, occupant un grand espace en largeur et en hauteur et en gradins, qu'on appelle *ribbe*.

*Elpiccia* se dit d'un terrain en forte pente et plein de petits précipices, où pousse une végétation malingre. Pour discréditer une propriété on dit : c'est une *elpiccia*.

*Alpestru* : montagneux, pierreux, où poussent des fouillis de ronces et autres plantes épineuses ».

#### ARRONDISSEMENT DE CALVI.

Balagne. *Elpe* = rocher ; « *hà pigliatu l'Elpe* », il s'est sauvé.

Domaine de Galeria (plan du terrier). L'*elpanera*, c'est-à-dire *L'elpa nera*.

#### ARRONDISSEMENT DE CORTE.

Asco. *Elpa*, « rocher haut et inaccessible, surplombant quelque précipice » ; *Alpestru* « sauvage et escarpé (adjectif accolé à un nom de lieu) » ; *elpiccia*, « mauvaise falaise avec précipice, lieudangereux à escalader ».

Erbajolo. *Teppa Alperella*.

Bergerie de Timozzu (Monte Rotondo) : « *l'Alpe* ».

Morosaglia. « *Casa all'alpa* » désigne une maison sur un rocher escarpé au milieu du village. Près du village se trouve un autre rocher : *Alpa Felice*, « du haut duquel se serait jeté une jeune fille du nom de Felice. »

Sermano. *Elpa*, « lieu abrupt ».

#### ARRONDISSEMENT D'AJACCIO.

Vico. *Elpa*, précipice, rocher escarpé, *inelpassi* se précipiter au bas d'un rocher.

Urbalacône. *Alpestru*, employé comme substantif = précipice.

Bastelica. *Alpa*. « grand rocher à pic » se prononce presque comme *Alapa* : *Al (a) pa del Picchio*, *Alapa di Rota*, *Al (a) pa dell Conche*, *Al (a) pa majo* ; les deux derniers du Plan du terrier (1).

Tolla : *Elpa* (2).

(1) Le Plan du terrier, Deutsches dont les noms sont très souvent ostropiés, écrit *La Lalapa*.

(2) Selon Opitz, cité dans Grimm Wörterbuch, s. v. *alpe*, « *Elbe* » se rencontre à côté d'*Alpe*.

Cauro : *Alpa, alpestra, alpale, alpaliccia* : rochers d'accès difficile, renfermant des précipices :

*Alpa*, rocher élevé, difficile à gravir :

*Alpestra*, pays, région couverte d'Alpes.

*Alpale, alpalicia*, rocher, pays élevé, couvert de rochers ».

Guitera. Dans le langage usuel de ce village, on dit souvent « Hà presu l'elpi », en parlant de quelqu'un, homme ou animal, qui s'est éloigné, sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

#### ARRONDISSEMENT DE SARTÈNE.

Casalabriva : « *Elpa elpi*, terrain ou des terrains impraticables et montagneux. »

Zonza : *Luoghi Alpestri*, ce qu'il y a de plus sauvage, de plus difficile à passer.

Canton de Levie : *Elpe* = des endroits couverts de maquis et de rochers, des endroits dangereux, à pic, précipices. *Luogo alpestru*, lieu sauvage.

Quand et d'où ce thème est-il arrivé en Corse ? La supposition qui s'offre à première vue est que la Corse le doit soit aux Romains soit aux Italiens, ou bien aux uns et aux autres, et il est en effet vraisemblable qu'il ait été importé avec le latin et plus tard avec l'italien.

Cependant, si nous considérons le sens spécial attaché en Corse à *Alpa* et à ses dérivés, ainsi que l'opinion des lexicographes, citée plus haut, sur l'antiquité du thème, il nous semble probable que longtemps avant la conquête de l'île par les Romains ce mot existait déjà dans le parler corse. C'est surtout dans le Latium et en Lucanie que sont situées les localités visées par Walde et Weigand : dans le Latium nous trouvons Albalonga, Albe (Alba Fucensis), Albano Laziale, Massa d'Albe ; dans la Lucanie : Monte Alburno. Or c'est dans ces deux régions, entre autres, que M. Philipon signale des noms de lieu attestant le séjour des Ibéro-Sicanes qui, partis de l'Asie Mineure firent la conquête de l'Italie (1).

Il faut avouer que tout cela est encore un peu vague. Cependant l'hypothèse suivante ne semble pas dénuée de tout fondement, à savoir que c'est de la Péninsule italique que le thème en question aurait pénétré pour la première fois en Corse, laquelle en serait redevable aux Ibéro-Sicanes.

C. I. FORSYTH MAJOR.

---

(1) Edouard Philipon, Les Ibères, Etude d'Histoire d'Archéologie et de Linguistique. Paris (1909) pp. 106, 108-110.



## OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

GASTELLI (C). *Una Colonia Ascolana in Corsica.*II<sup>e</sup> PARTIE (*Suite*).

Subsidiairement alors, notre chroniqueur Picensis relèvera le nom du fleuve Asco qui traverse toute la vallée du même nom comme ressortissant au même fait : la venue à Asco du pseudo-Capitaine d'Ascoli. C'est encore une fausse donnée historique. Puisque antérieurement au XVI<sup>e</sup> siècle ce cours d'eau s'appelait dans sa partie supérieure « Stranciacone » du nom de l'alpestre vallée où il prend sa source et « Caccianinco » (1) dans la partie inférieure, par rapport au lieu qu'il traverse de la pieve de Caccia.

Finalement il fera appel — pour soutenir l'écroulement de ses divagations pseudo-historiques aux noms patronymiques de certaines familles d'Asco : argument initialement invoqué et donc suggéré par l'abbé M. Casanova. « Les noms des familles eux-mêmes rappellent à l'esprit, Ascoli-Piceno et Rome ».

Sur ce point nous avons écrit ailleurs ce qui nous paraissait conforme aux données de l'histoire générale de la Corse. Seulement pour faire table rase de toutes les raisons alléguées par Castelli, nous voulons bien envisager ici cette question sous l'angle proposé, en allant jusqu'au fin fond des choses. Ainsi arrêtons-nous sur le premier nom que les trois artisans de cette fable mettent en avant : *Les Trojani*.

Personne ne pourra soutenir, j'espère, que les Trojani ne viennent de plus loin qu'Ascoli-Piceno et l'Italie ; car leur origine est certainement toute autre que celle que veulent leur octroyer gratuitement ces gazetiers. Et pour que la lumière soit complète, ne dédaignons point d'aller aux sources les plus anciennes.

Si toute l'Asie Mineure, l'Anatolie surtout est un grand cimetière des villes fameuses de l'antiquité, n'oublions pas qu'en tête d'elles se trouve la ville de *Troie*. A quoi, à qui donc se rapporte l'immortel poème du poète aveugle Homère : *l'Illiade et l'Odysée* datant du IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère ? — Nul ne l'ignore. C'est aux Trojani et à la fameuse guerre, chantée ensuite dans une autre langue par Virgile dans son *Énéide*.

(1) Hist. de la Corse. Filippini, passim et chap. II, page 73.

En outre, n'est-ce pas du plateau de Pamir, sur le versant septentrional de l'Indo-Kouch que les Arryas — dans les temps préhistoriques — se sont avancés peu à peu vers l'Ouest et ont apporté à l'Asie antérieure et à l'Europe, les germes de la civilisation. Or, nul doute, les survivants des Trojani en étaient.

Faut-il ajouter des précisions historiques ? — Les voici :

D'après Servius ad Eneidem (1), les Hénètes, sujets d'Antenor, chez Homère, ont été considérés comme identiques aux Vénètes (Euganei ou Hénètes). Or la doctrine de Servius est la même que celle de Tite-Live (2) ». — On raconte, y est-il écrit, que lorsque les Euganès furent chassés des terres qu'ils occupaient entre la mer et les Alpes ce furent les Hénètes et les Trojani qui possédèrent ces mêmes territoires ». — Eh bien, Tite-Live semble en ceci avoir copié Caton qui a avancé que les Hénètes étaient de race Troyenne (3). C'est textuellement rapporté dans Pline.

Or, il est démontré aujourd'hui que tous ces peuples étaient Ligures (4), et c'est à ceux-ci qu'est attribué le suffixe : « Asco » qui se retrouve dans les noms de lieux partout où ce peuple primitif a passé non seulement en Corse, mais en Italie, en France, en Espagne, etc.... En témoignent toutes les histoires sur les origines des peuples.

Nous concluons donc en affirmant : que la genèse d'Ascoli Piceno est inapplicable à notre Asco-Corse, parce que c'est une légende fausse et controuvée.

Qu'Asco, mot ligure — avec ses Trojani et tous ses souvenirs pré et proto-historiques gravés sur la pierre — qu'Asco grécisé Asincon, par Ptolémée 138 ans après Jesus Christ ; qu'Asco, où, d'après nos plus érudits Annalistes, ont dû vivre les Corses aborigènes, remonte à une antiquité égale sinon supérieure, à celle du Piceno et des peuples les plus anciens de l'Europe.

Abbé TROJANI, Ancien conseiller général de la Corse.

*(La fin à la prochaine livraison).*

(1) L. I. vers. 242.

(2) Tite-Live. Tr. c. I. §. 3.

(3) Venetos Trojana stirpe, auctor est Cato (Pline, livre. 3. §. 130).

(4) V. Darbois de Jubainville : Les premiers habitants de l'Europe liv. II c. 9. § 6.

# Bibliographie de la Presse Corse

(Suite. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

**Cyros-Revue.** Journal hebdomadaire de décentralisation littéraire, fondé en 1911 à Marignana par J. T. Versini. Format in-8 raisin, 20 pages sur 2 colonnes sous couverture 10 fr. par an. Bureau à Ajaccio, 17, cours Napoléon.

1<sup>er</sup> N° le 1<sup>er</sup> janvier 1911. Dès le second numéro la couv. est illustrée d'un dessin symbolique de Corbellini et les bureaux installés à Marignana. 15 n°s parurent ainsi dont le dernier le 30 Avril 1911.

**Défense quotidienne (La).** Organe de l'appel au peuple, journal fondé en 1884 par *Pierre Versini*, avec *A. Leandri*, comme directeur politique et *Vincenzelli* comme rédacteur en chef, format raisin, 4 pag. 4 col. le n° : 5 cent. Bastia, impr. spéciale. Cessa de paraître en 1889.

**Défense de la Corse (La).** Organe mensuel et non politique des intérêts généraux de l'île. Fondé à Paris en 1902 par *Pierre Versini*, avocat, format raisin, 4 pages, 4 col. Impr. Alcan-Lévy. Publia une dizaine de numéros.

**Démocratie (La).** Journal hebdomadaire publié sous la direction de *M. Borghetti*. Fondé à Bastia en 1894.

**Démocratie (La).** Journal républicain hebdomadaire. Directeur politique : *M. Pugliesi-Conti*, député et maire d'Ajaccio. Rédact. en chef : *Jules Luciani*. Ajaccio, Impr. spéciale, format jésus, 4 p. 5 col. 1<sup>er</sup> N° le 11 novembre 1912 et dernier n° le 23 février 1914.

**Démocratie de la Corse (La).** Fondé en 1871. Fait suite au *Bulletin officiel*. Quotidien. Directeur politique *G. de Borghetti*. In-8° jésus, 4 pages à 2 col. 1<sup>er</sup> N° le 1<sup>er</sup> avril 1871. Ajaccio, Impr. Leca. Publia 15 numéros.

**Dépêche Corse (La).** Journal d'information, républicain et démocratique, traitant de questions économiques et sociales intéressant la Corse. Quotidien fondé à Ajaccio en 1907, par *M. Jacques Leonetti*.

**Diablotin (Le).** Journal satirique hebdomadaire fondé à Bastia en 1895. N'eut qu'une durée éphémère.

**Drapeau (Le).** Journal hebdomadaire fondé à Ajaccio en 1888, par *M. l'abbé Fioravanti*. Gérant : *Pompeani*. Devient quotidien en 1903, sous la direction de *M. Michel Zevaco*. Impr. Zevaco, format raisin, 4 pages, 4 colonnes.

**ABONNEMENT, UN AN :** 8 fr. (C. Chèque postal n° 244-44). *Etranger* : 10 fr.

**Echo d'Ajaccio (L').** Journal hebdomadaire fondé en septembre 1874, s'appela bientôt : *L'Aigle*, puis cessa d'exister.

**Echo de Bastia (L').** Journal hebdomadaire, républicain, indépendant. Directeur : *A. M. Sisco*, format demi-jésus, 4 pages à 3 col. 1<sup>er</sup> N° le 2 juin 1897. Bastia, Impr. Spéciale. Ne publia que quelques numéros.

**Echo de la Corse (L').** Journal politique, commercial et littéraire, hebdom. Rédacteur en chef : *Giacobbi*, avocat, format demi-jésus 4 pages à 3 colonnes. Parut du 1<sup>er</sup> avril 1838 au 19 janvier 1839. Bastia, Impr. Battini.

**Echo de la Corse (L').** Revue scientifique et littéraire paraissant 2 fois par mois sous la direction de *M. Paul Godey de Mondésert*. Format in-8° de 32 p. Bastia Impr. Ollagnier puis Fabiani. 1<sup>re</sup> livraison le 15 juillet 1880, dernière le 1<sup>er</sup> janvier 1881. 8 fr. par an. ce recueil populaire ne parut que six mois, faute d'abonnés. Il eut comme collaborateurs : *Franceschetti, Casanova, Théodore Alphonsi, Louis Campi*, etc. Reparut le 21 avril 1881, hebdom. 16 pages, mais n'eut que quelques numéros.

**Echo de la Corse (L').** Journal politique et littéraire ; hebdomadaire. (*Pugna pro Patria*). Fondé à Paris par *J.-B. Lanfranchi*. Réd. en chef : *Ambroise Thévenin*, format raisin 4 p. 4 col. ; parut de 1886 à 1887. Imp. Marot à Paris.

**Echo de la Corse (L').** Journal artistique, littéraire et mondain, fondé en avril 1893, à Ajaccio, ayant comme directeur *M. le Comte Vincenti*.

**Echo de la Corse et des Colonies (L').** Journal hebdom. fondé à Alger en 1909 sous le titre de : *La Corse Algérienne*, organe de la défense de tous les intérêts corses et algériens, par *M. V. Daveluy*. Changea son nom pour celui ci-dessus en venant se publier à Paris en 1911, sous la direction de *M. P.-O. Poli*, Président de l'Union générale des Corses et des amis de la Corse, dont il est l'organe officiel : politique, économique et littéraire. In-folio Jésus, 4 pages à 6 colonnes. Un an : 15 fr. le n° 30 cent. 47, rue de la Tour, Paris (XIV<sup>e</sup>)

(A suivre).



## Nouvelles Bibliographiques

### Sainte Dévote

La nouvelle œuvre du poète corse, J. P. Lucciardi, u **Martiru di Santa Diovota** (Le martyr de sainte Dévote) vient de paraître avec la traduction française en regard.

Le grand mérite de cet ouvrage qui forme le digne pendant des *Canti Corsi* du même auteur, lui assigne une place hors de pair dans la littérature corse et notre éminent collaborateur, M. Arrighi, spécialiste éprouvé pour les questions dialectales de la Corse, lui consacra, dans notre prochain numéro, une étude approfondie.

Ce poème en quatre actes a pu voir le jour grâce à une souscription populaire dont M. Carabin fut l'âme ardente et désintéressée. Il fut d'ailleurs secondé, dans la noble tâche entreprise, par tous les journaux Corses, comme par notre *Revue*, et les souscriptions affluèrent, démontrant par ce rapide succès, que, contrairement à ce que l'on a dit, les Corses sont loin de se désintéresser de la littérature de leur pays.

La somme recueillie a permis de faire paraître une édition de luxe du même format, de même papier et du même prix que les *Canti Corsi* (10 fr.).

En plus des souscripteurs, qui sont nombreux, tous les amateurs de littérature corse voudront orner et enrichir leur bibliothèque de ces deux ouvrages aussi séduisants par l'élégance de leur aspect que par la poésie qu'ils renferment.

### Bicchi

Le nombre des romans corses vient d'être augmenté par la récente apparition d'une œuvre de M. Saint-Sorny, qui semble craindre d'indiquer, par la concision de son titre : **Bicchi**, roman, que Bicchi est un Corse et que l'action se passe entièrement en Corse. Il a rapidement atteint sa huitième édition, succès justifié par sa valeur littéraire.

C'est l'histoire d'une américaine d'origine slave, de près de trente ans, puissamment riche et venue en Corse pour y retrouver un oncle dont elle ne va guère s'occuper dans la suite.

Le jour même de son arrivée à Ajaccio, elle s'adresse pour un renseignement à un jeune Corse n'ayant même pas vingt ans, du nom de Bicchi, désœuvré, dépenaillé et nourri par sa mère qui gagne péniblement leur existence en faisant des menages.

C'est un beau garçon, intelligent et sympathique, qu'elle prend immédiatement pour guide dans ses excursions en automobile. Elle l'habille convenablement, le comble d'argent et bientôt, comme si c'était la chose la plus naturelle, s'abandonne à lui pour devenir complètement sa maîtresse.

Le récit de leurs amours forme tout le roman. Il est agrémenté par l'inévitable épisode du bandit dont on organise la fuite très pittoresque de Bonifacio, par l'escalier du Roi d'Aragon, pour gagner la Sardaigne voisine.

Il se termine par une scène de Vendetta où Bicchi, injustement accusé d'un meurtre, tombe, frappé d'une balle, au moment où la belle étrangère, déclarant qu'elle ne voulait plus se séparer de son jeune amant, allait s'embarquer avec lui pour l'Amérique.

L'auteur nous prouve qu'il connaît parfaitement la Corse, les Corses et même *le Corse*, mérite que n'ont pas tous les auteurs qui parlent de ce pays. Ses descriptions ont un charme séduisant qui entraîne facilement le lecteur. Malheureusement, la peinture de la Corse pittoresque qu'on aimerait naturellement rencontrer dans un roman dont les héros parcourent le pays en divers sens, y occupe une place plus que restreinte ; l'auteur consacrant son récit à décrire complaisamment toutes les phases des amours de Bicchi et de sa riche maîtresse, ce qui n'a rien de corse et n'est à l'avantage ni de l'un, ni de l'autre.

Mais il excelle dans la peinture des caractères et ceux de tous les Corses qui gravitent autour des deux amoureux sont campés de main de maître et jusqu'au bout identiques à eux-mêmes. M. Saint-Sorny a de grandes qualités d'imagination et de style. Son œuvre est conçue, exposée, développée avec talent et dans une unité parfaite.

Il est fort regrettable toutefois qu'à côté d'une incontestable valeur littéraire, il y règne une dépravante immoralité qui en interdira inévitablement la lecture dans les familles.

L'ouvrage dont un compte rendu plus complet sera publié dans un prochain numéro, élégamment présenté, sous couverture tirée en deux couleurs, est du format in-18 et de 368 pages. Son prix est de 6 fr. 75 et franco avec recommandation postale : 7 fr. 50.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.